

Béran, si peu classique

Il a étudié la physique, mais il s'est tourné vers la musique pour la dévorer en chef et pédagogue fervent

Rocco Zacheo

On l'écoute parler et on pense à *La grande vague de Kanagawa*, tableau iconique du Japonais Hokusai. Comme l'écume de la toile, le verbe de Philippe Béran est à la fois intarissable et conquérant; il a l'apparence d'une dangereuse déferlante mais dans les faits, il captive et envoûte le spectateur. Le chef d'orchestre genevois s'exprime comme il vit, dans un mouvement qui ne tient pas compte des limites de vitesse. Cette année, on l'aura vu sur tous les fronts, embarqué dans des projets pédagogiques - à l'opéra comme sur le symphonique - dans des ciné-concerts et ailleurs encore. Avant les vacances estivales, l'homme se pose pour se raconter. Vite et sans fourcher.

Vous venez de diriger un projet pédagogique à la Fête de la musique, avec, entre autres, des jeunes musiciens et choristes du Cycle d'orientation. D'où vient cette fibre de passeur de musique?
D'assez loin. J'ai fait des études en physique théorique, jusqu'au seuil de la thèse, puis, un jour, j'ai décidé de me lancer dans l'enseignement. Alors j'ai envoyé des candidatures dans des collèges du canton et j'ai reçu tout de suite des réponses positives. C'est comme ça que je me suis transformé en professeur de mathématiques et de physique et que j'ai forgé des qualités de pédagogue. Comme j'avais aussi une formation de musicien, j'ai eu la chance de me voir attribuer des classes artistiques, à qui il a fallu quand même transmettre le goût des sciences. Et ce fut un beau défi.

«Quand je vois un enfant, je pense comme lui, je parle comme lui, et du coup, le dialogue se fait plus aisément»

Philippe Béran Chef d'orchestre

Depuis, tous ceux qui vous ont côtoyé reconnaissent en vous une grande faculté à rassembler et à convaincre...

Sans doute que je parviens très vite à me mettre dans la peau des gens. Quand je vois un enfant, par exemple, je pense comme lui, je parle comme lui, et du coup, le dialogue se fait plus aisément. Je suis facilement dans l'empathie.

Vous évoquiez votre passé d'étudiant en physique théorique. Comment peut-on être à la fois sur le terrain des sciences dures et sur celui des arts?

Mon amour des sciences n'est pas né de façon spectaculaire. Néanmoins, j'ai toujours perçu les mathématiques et la physique comme des jeux ou des territoires qui, contrairement aux idées reçues, permettent l'épanouissement de l'imagination. Cette faculté permet d'établir un pont immédiat avec la musique. La preuve, elle est là, dans les nombreux physiciens et mathématiciens qui jouent d'un instrument, qui aiment profondément la musique.

La pensée scientifique serait-elle donc soluble dans celle de la musique?

Absolument. Les sciences ont ceci de génial qu'elles vous poussent à penser à côté: lorsqu'un problème surgit, on doit faire appel à une pensée innovante, à un esprit d'ouverture puissant pour apporter une solution. On campe donc dans un changement permanent qui doit satisfaire des problèmes très variés.

Vous avez commencé votre parcours de musicien par la clarinette. Un coup de foudre?



Philippe Béran: «Les sciences vous poussent à penser à côté: lorsqu'un problème surgit, on doit faire appel à une pensée innovante, à un esprit d'ouverture puissant pour apporter une solution.» PASCAL FRAUTSCH

Questions fantômes

Quelle question détesteriez-vous qu'on vous pose?

Comment devient-on chef d'orchestre? C'est une question qu'on me pose régulièrement, la plupart des fois en société, et on exige une réponse ne dépassant pas les quinze secondes. Or il faut une vie pour y répondre.

Quelle question ne vous a-t-on pas posée?

Quand est-ce que vous viendrez diriger l'intégrale des *Symphonies* de Chostakovitch.

J'ai aimé la clarinette, mais le véritable coup de foudre s'est produit avec le professeur, qui avait de grands talents de pédagogue. Il savait, par exemple, cerner l'enfant auquel il était confronté et trouver le moyen de le captiver.

A quel moment vous êtes-vous dit qu'il fallait passer à la direction d'orchestre?

Disons que, après avoir été assez loin avec mon instrument, après les études et les concours, je me suis senti à l'étroit. J'ai découvert que le monde de la clarinette, avec ces quelques concertos et ces belles pièces de musique de chambre, était trop limité. Quelles étaient mes perspectives? Jouer dans un orchestre ou faire de l'enseignement. Alors j'ai emprunté la voie de la direction d'orchestre et j'ai vite réalisé qu'il y avait là un monde infini, des siècles de tradition, des œuvres palpitantes et des découvertes à faire.

Quel souvenir gardez-vous de votre long passage à l'Opéra national de Bordeaux, au début des années 90?

C'est là que j'ai véritablement quitté l'enseignement et que j'ai basculé dans le monde de la direction. A l'époque, il avait des chefs qui se succédaient les uns après les autres, qui se faisaient éjecter suite à des conflits internes. Moi, en tant que chef associé, je faisais tout:

Bio express

Né à Genève en 1966, Philippe Béran pose très vite sa vie sur une double voie, scientifique et musicale à la fois. En 1983, il remporte le 1er Prix de clarinette au Conservatoire de Genève; une année plus tard, il réédite la performance à Paris. En 1986, il obtient un diplôme de physique théorique et en 1988 celui de direction d'orchestre. La bascule musicale s'opère définitivement à l'Opéra national de Bordeaux, où il sera chef associé de 1997 à 2000. Depuis, il est un chef tout terrain.

pendant trois ans, j'ai travaillé comme un damné, en dirigeant des opéras, des ballets, du répertoire symphonique, des concerts pour la jeunesse. Là-bas, j'ai fait de la musculation en quelque sorte.

La dernière fois que...

... vous avez pleuré?

Quand j'ai dirigé *La Belle au bois dormant* de Tchaïkovski à l'Opéra de Stockholm, il y a deux ans. C'est le plus grand des ballets: 1300 pages de partition et plus de trois heures de spectacle. C'est somptueux, orgasmique et éreintant.

... vous avez trop bu?

Avec les années qui défilent, il faut vraiment faire attention à ce que cela ne se produise pas trop fréquemment...

... que vous avez envié quelqu'un?

Régulièrement mes enfants, leur élan, leur jeunesse et leur découverte du monde.

... que vous vous êtes excusé?

Hier après-midi, parce que j'étais en retard. C'est d'ailleurs la raison principale de mes excuses.

... que vous avez transpiré?

Au mois d'avril dernier, pour le spectacle *Pop & Plug* avec les élèves des cycles d'orientation. 160 jeunes musiciens à gérer, ce fut intense.

Vous êtes-vous senti à l'aise d'entrée avec l'opéra?

Absolument, et je le suis toujours, dans l'opéra comme sur d'autres terrains. Malheureusement, les institutions musicales, les maisons lyriques et les orchestres ont tendance à vous coller des étiquettes grosses comme le front. Alors on vous dit que Béran, c'est la jeunesse. Quand je suis à Stockholm, j'entends que Béran, c'est le ballet. Et à Bordeaux, Béran, c'est tout... (rires).

Dans quelques semaines, vous allez faire du ciné-concert, pour un film de Chaplin. Quel genre de plaisir trouvez-vous dans ces représentations?

C'est simple. La tradition veut qu'un chef d'orchestre doive faire du symphonique ou de l'opéra. Si vous le confrontez à un film de Chaplin qui fait une heure vingt-sept et cinquante-six secondes, et que vous lui mettez sous les yeux une partition qui doit durer autant, vous pouvez être sûr qu'il ne parviendra pas à agencer convenablement les images au son, comme 99% des chefs d'ailleurs. Parce qu'il trouvera là des questions et des problèmes inédits, pour lesquels il n'a aucune réponse à donner. Mon plaisir à moi vient de ce travail complexe qui consiste à prendre scène après scène, à s'en imprégner jusqu'à connaître le film par cœur. Il vient aussi de la mémorisation de la musique, de son tempo et de ses articulations. Et enfin, il vient de ce travail de synthèse entre ces deux grandes données.

Est-ce que la place musicale de Genève vous permet de vous épanouir?

Oui, bien sûr. J'ai la chance inouïe de pouvoir compter sur ce très bel outil pédagogique qu'est l'Orchestre du Collège. Travailler avec la jeunesse reste quelque chose d'extrêmement enrichissant, ne serait-ce que par le défi permanent que pose cette expérience. Lorsqu'on sait diriger de jeunes musiciens, on est armé pour être bon ailleurs aussi, dans le domaine occupé par les professionnels. Parce que les jeunes n'ont pas le même niveau technique et qu'il faut tout monter à la force du poignet, qu'il faut les convaincre en apportant la passion et l'enthousiasme. Autrement, on n'obtient rien.

Si un jour on vous disait de choisir un orchestre à diriger, un grand orchestre, lequel choisiriez-vous?

Oh, je pourrais vous dire le Wiener ou le Berliner Philharmoniker, parce que ce sont des orchestres qui ont fait un nombre de créations à peine croyable et que les meilleurs chefs y ont posé leur signature. Mais au fond, je me dis qu'on ne doit pas vraiment travailler avec ces phalanges d'élite. Elles ont atteint un tel degré de perfection et de beauté artistique qu'il n'y a plus grand-chose à leur dire.